

Discours de M. Auguste CHEVALIER, de l'Institut, à l'Académie d'Agriculture, le 5 Janvier 1949

Mes Chers Confrères, en m'asseyant à cette place occupée par tant d'illustres prédécesseurs, je veux tout d'abord vous remercier du très grand honneur que vous m'avez fait en m'appelant l'an dernier à la Vice-Présidence de l'Académie qui devait me conduire automatiquement à la présidence en 1949. Je ne pus le faire au début de 1948, étant alors en mission en Afrique Occidentale française. Je compte y repartir encore bientôt. Vous m'excuserez d'être si peu assidu à nos séances, mais dans deux ou trois mois, je pense être de retour parmi vous et je vous prie d'excuser encore cette nouvelle fugue.

Je sais qu'en m'appelant à cette présidence vous avez voulu montrer, en vous adressant à ma personne, que ceux qui œuvrent par delà les mers pour le progrès de l'agriculture et la grandeur de notre pays travaillent aussi pour la France totale. Oui, dans l'état actuel d'évolution du monde, on peut dire que la Métropole et tous les pays d'Outre-Mer qui se sont liés à nous, ne forment plus qu'un bloc unique et c'est ainsi que l'on peut parler de la France aux cent dix millions d'habitants. Toutes les ex-populations coloniales d'Afrique, d'Asie, de Madagascar associées aujourd'hui à nous, celles des vieilles colonies dont on vient de faire des départements français, populations associées à la France, essentiellement agricoles, nous demandent aujourd'hui de les instruire, de les éduquer et c'est de nous qu'elles attendent le progrès et un mieux-être. C'est pour cette raison que je vous entretiens si souvent ici de la nécessité de développer l'enseignement de l'agriculture et la recherche agronomique, aussi bien dans les pays d'Outre-Mer que dans la France tempérée. Il nous faut créer des cadres de plus en plus nombreux pour instruire les paysans.

J'ai eu d'éminents devanciers dans l'étude de l'agriculture des pays chauds. L'un de nos plus illustres « anciens », celui que l'on peut en vérité considérer comme un des principaux fondateurs de la science agricole contemporaine, Jean-Baptiste BOUSSINGAULT consacra onze années de sa jeunesse comme collaborateur de BOLIVAR, celui que nos amis les Américains du Sud nomment le Libérateur, à l'étude de l'agriculture, à la biologie, aux sciences du sol et du sous-sol, dans les pays qui forment aujourd'hui le Vénézuéla, la Bolivie, la Colombie et le Pérou, tour à tour explorateur, ingénieur, soldat, cultivateur. C'est dans la nature tropicale qu'il fit l'apprentissage de l'agriculture et de la recherche scientifique avant de devenir le génial agronome de Pechelbronn, en Alsace, le fondateur de la Chimie agricole.

C'est aussi à l'agriculture tropicale et subtropicale qu'a consacré son activité Jean DYBOWSKI qui fut, je crois bien, le premier représentant de l'agriculture coloniale dans la section des cultures spéciales de notre Compagnie. On lui doit, comme vous le savez, la fondation de l'école d'agriculture de Tunis et de l'Institut d'Agriculture tropicale de Nogent-sur-Marne.

Ces exemples montrent que depuis longtemps, en France tout au moins, on ne sépare pas l'étude de l'agriculture des pays chauds de celle des pays tempérés, celle-ci déjà si variée sur notre

territoire qui s'étend sur des régions si différentes. La France n'a-t-elle pas été du reste de tout temps le pays des synthèses et où, quand on s'attache à un problème, on aime l'étudier dans son ensemble. C'est aussi le pays qui a semé à travers le monde tant d'idées nouvelles, qui a vu naître Olivier de SERRES qui fut le premier à montrer que l'agriculture n'était pas seulement un art et un métier mais aussi une science. Les découvertes du XIX^e siècle devaient donner raison à sa géniale intuition.

Tout récemment, Emile HANRIOT, de l'Académie française, dans une de ses remarquables chroniques sur la vie littéraire de notre pays, citait comme un de nos plus grands écrivains du XVI^e siècle, Olivier de SERRES, « l'auteur de l'admirable *Théâtre de l'Agriculture* » et il demandait avec raison qu'on intègre dans notre littérature sur le même plan que Rabelais et Montaigne, pour « son réalisme, son intelligence ordonnatrice et pour son humanité généreuse ». C'est à nous de montrer aujourd'hui que notre pays, comme à l'époque héroïque de la Renaissance française, au lendemain de la Guerre de Cent ans qui nous avait mis si bas, c'est à nous, imitant SULLY et Olivier de SERRES qui proclamant alors la prééminence de l'agriculture et du pâturage progressant grâce au travail ordonné et à la science, c'est à nous, dis-je, de montrer que notre pays peut encore jouer un rôle éminent dans l'essor de la civilisation et qu'il peut toujours marcher de l'avant. N'abdiquons pas malgré toutes les calamités qui nous frappent. A nous de le vouloir, nous le pouvons. A nos élites, à la paysannerie française et d'Outre-Mer, il appartient de montrer que nous voulons encore marcher de l'avant. Aux jeunes agronomes et chercheurs qui collaborent à nos comptes rendus de montrer par leurs travaux que le pays veut vivre, qu'il veut continuer à progresser dans la paix et l'union. Nous sommes conscients qu'il a toujours un grand rôle à jouer pour le progrès de la science universelle et pour l'essor de l'humanité vers un mieux-être.

Toutes les sciences et les techniques qui conditionnent l'avancement de l'agriculture, la conservation des sols et la protection de la nature ont fait tant de progrès depuis un siècle que si on voulait consacrer à l'aménagement et à la mise en valeur de la surface de notre planète, à son harmonie et à son embellissement, la dixième partie des milliers de milliards que l'humanité affecte en ce moment à l'armement et à la préparation d'une future guerre, en peu d'années les conditions de la vie sur tous les continents seraient transformées, les hommes de toutes couleurs et de toutes nations auraient en abondance, en travaillant un peu, tout ce qui est nécessaire à leur nourriture, à leur logement, à leur vêtement et de même au superflu, leur laissant les loisirs d'admirer et de savourer tout ce qui est beau et tout ce qui est vrai. L'humanité sera-t-elle bientôt assez sage pour comprendre ces choses pourtant évidentes à toute personne qui veut bien réfléchir ?

Je remercie notre Président sortant, mon excellent ami M. Philibert GUINIER, des paroles trop bienveillantes qu'il a

prononcées à mon égard. C'est à lui surtout que l'on doit rendre hommage. Vous savez tous les services qu'il rend à l'Académie en donnant toute sa science et tout son talent à la gestion du domaine d'Harcourt ; c'est grâce à lui que cette année l'Académie a pu équilibrer son budget. M. GUINIER n'est pas seulement un grand praticien des forêts, il est aussi un savant spécialiste de l'écologie forestière et de la géographie botanique. Quand il dirigeait l'Ecole forestière de Nancy, il eût le grand talent d'orienter ses meilleures élèves vers ces branches de la science et grâce à lui la foresterie française maintient toujours sa renommée mondiale. Enfin vous avez pu apprécier avec quelle compétence et quel à propos il a présidé nos séances pendant l'année écoulée.

J'adresse mes très cordiaux compliments à notre Vice-Président, M. Louis TARDY, pour son élection. Ce n'est pas la première fois, Cher Confrère, que nous allons siéger côte à côte. Vous me permettrez, Messieurs, de vous raconter une anecdote qui vous montrera que ce n'est pas à l'Académie d'Agriculture que nous nous sommes connus. Nos relations remontent, je crois, à plus de quarante années. En ce temps-là nous fréquentions tous les deux, à midi, un petit établissement un peu bruyant, le restaurant Baudouin, situé rue Censier. M. TARDY était étudiant agro, élève à l'Institut agronomique ; je n'étais plus étudiant mais entre mes voyages en Afrique je revenais par habitude dans ce coin où j'avais, quelques années auparavant passé d'heureux et agréables moments ; le repas copieux et soigné coûtait 1 fr. 50 ou 2 francs au maximum. Situé à égale distance de l'Institut Agronomique, de l'Ecole de Physique et Chimie et du Museum, le restaurant Baudouin recevait des étudiants de ces trois établissements mais beaucoup de nos maîtres y venaient aussi. C'est là que nous avons connu, dans une atmosphère familiale, Pierre CURIE et Madame CURIE, leurs enfants Eve et Irène, DEBIERNE, M. Louis BOUVIER et Paul MARCHAL y venaient aussi parfois. Je crois bien y avoir vu aussi de temps en temps, nos amis Gabriel BERTRAND et Emile PERROT. Le restaurant Baudouin était alors un petit cénacle de maîtres et d'étudiants où la plus affectueuse camaraderie existait. Qui nous eût dit, Cher Confrère, que cette fréquentation de savants éminents nous conduirait aujourd'hui dans un autre cénacle également très sympathique,

celui de l'Académie d'Agriculture. Je crois me rappeler que c'est en sortant du restaurant Baudouin et en vous faisant un brin de conduite, que j'appris, dès cette époque, l'empacement de l'Institut Agronomique où je devais avoir plus tard tant d'amis et de confrères que j'ai aussi le plaisir de retrouver ici. Excusez-moi de vous avoir rappelé ce vieux souvenir qui montre combien nos relations amicales sont anciennes. Je félicite aussi mon ami M. Maurice PIETTRE, pour les voix qui sont allées ces jours derniers à son nom.

Je remercie chaleureusement notre trésorier perpétuel, M. BRASART du dévouement qu'il apporte à gérer notre modeste patrimoine dans les circonstances difficiles actuelles et je le félicite pour le haut témoignage d'estime que le Gouvernement vient de lui témoigner en lui confiant la rude tâche d'aider à notre ravitaillement.

Je suis certainement votre interprète, mes Chers Confrères, en adressant à notre cher Secrétaire perpétuel, M. HITIER, l'expression de notre reconnaissance pour le dévouement qu'il apporte à sa fonction, animateur infatigable de nos séances, connaissant à fond nos traditions, c'est grâce à lui que votre Président peut accomplir sa tâche sans difficultés. Au cours de l'année, M. HITIER nous a tenus au courant des deuils nombreux qui ont frappé l'Académie. Je m'associe au fond du cœur à l'hommage qu'il a rendu à nos morts. Il en est un parmi eux, un particulièrement éminent et aussi profondément aimé de nous tous, tant il était dévoué à l'Académie, qui nous a quittés, il y a moins d'un an et dont je veux encore évoquer le souvenir. C'est de M. Alfred LACROIX qu'il s'agit. Peu de temps avant sa mort, il demandait en termes émouvants à ses intimes de ne pas déranger ses confrères pour ses obsèques mais il ajoutait qu'il serait heureux qu'ils gardent dans leur cœur un coin à sa mémoire. C'est avec enthousiasme, j'en suis sûr, que vous accomplissez tous ce vœu en ce moment.

Maintenant, mettons-nous au travail, suivons l'exemple de nos aînés qui ont donné à l'Académie d'Agriculture tant de relief dans le monde. Comme le disait l'un d'eux, notre Président sortant de l'an dernier, M. BOEUF, à qui la Tunisie doit tant, gardons la foi dans les destinées de notre pays malgré les difficultés de l'heure. Travaillons et en avant pour le progrès.